

Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 16 mai 1772

Expéditeur(s) : D'Alembert

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Citer cette page

D'Alembert, Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 16 mai 1772, 1772-05-16

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 13/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/1914>

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitPermettez-moi de commencer cette lettre par le compliment...

RésuméLagrange de nouveau couronné par l'Acad. sc. et bientôt élu associé étranger. Félicite Fréd. II de son Discours [sur l'utilité des sciences et des arts], déjà lu dans la Gazette des Deux-Ponts. Plaisir que lui a procuré le chant V de son poème sur les Confédérés. Bravo pour la paix annoncée. Le poème d'Helvétius Le Bonheur imprimé en Hollande. D'Al. nommé secrétaire de l'Acad. fr. depuis un mois, littérature persécutée.

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire72.23

Identifiant810

NumPappas1224

Présentation

Sous-titre1224

Date1772-05-16

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la fiche Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettre Non renseigné
Publication de la lettre Preuss XXIV, n° 112, p. 564-567
Lieu d'expédition Paris
Destinataire Frédéric II
Lieu de destination Potsdam
Contexte géographique Potsdam

Information générales

Langue Français
Source impr., « Paris »
Localisation du document Non renseigné

Description & Analyse

Analyse/Description/Remarques Non renseigné
Auteur(s) de l'analyse Non renseigné
Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

dissimule pas que je trouve bien fade à la famille d'un petit avocat de se formaliser sur une généalogie mal faite; au contraire votre avocat ou ses parents devraient se réjouir de ce que Loyseau de Mauléon se trouve dans le cas de grands hommes dont on a donné également une généalogie peu exacte. Si cependant il s'agit de contenter cette famille éplorée, nous trouverons ici en Allemagne, des érudits qui feront descendre défunt l'avocat en droite ligne des anciens rois de Léon et de Castille, et j'oserais assurer que le *Courrier du Bas-Rhin* insérera cette belle découverte dans ses feuilles. Voilà tout ce que je puis opérer pour la conciliation de ces deux illustres parties; j'en tirerai vanité, et j'en mettrai dans mes mémoires que, ayant contribué à pacifier les troubles de la Pologne et de la Turquie, j'avais été encore assés favorisé de la fortune pour réussir à rétablir la paix entre le Mauléon et le *Courrier du Bas-Rhin*. Tenez, mon cher Anaxagoras, après ceci j'espère que votre philosophie sera contentée de la mienne. Je travaille, autant qu'il est en moi, à concilier les esprits; je propose des expédients, et j'espère que la famille Mauléon ne sera pas plus intraitable que le Grand Seigneur sur son divan. Muni de mes pleins pouvoirs, vous pouvez signer cet acte important pour le bien de l'Europe, et rendre par le *Courrier du Bas-Rhin* la tranquillité et la liberté d'esprit qu'il faut pour débiter ses balivernes.

Il ne me reste, après avoir parlé d'aussi grands intérêts, qu'à faire des vœux pour votre conservation, à vous faire souvenir de ce petit troupeau de philosophes établi aux bords de la Baltique, à vous assurer de mon estime; sur quoi je prie Dieu, etc.

112. DE D'ALEMBERT.

Paris, 16 mai 1772

SIRE,

Permettez-moi de commencer cette lettre par le compliment que je crois devoir à V. M. sur les succès d'un savant que ses hor-

ont fait connaître à l'Europe, succès dont la gloire rejaillit sur votre Académie, dans laquelle vous avez bien voulu lui donner une place distinguée. M. de la Grange vient de remporter, pour la quatrième ou cinquième fois, le prix de notre Académie des sciences, avec les plus grands éloges et les mieux mérités; et je crois pouvoir annoncer d'avance à V. M. qu'il sera élu dans peu de jours associé étranger de notre Académie. Ces places sont très-honorables, parce qu'elles sont en petit nombre, fort recherchées, occupées par les savants les plus célèbres de l'Europe, qui ne les ont obtenues que dans leur vieillesse, au lieu que M. de la Grange n'a pas, je crois, trente-cinq ans. Je me félicite tous les jours de plus en plus, Sire, d'avoir procuré à votre Académie un philosophe aussi estimable par ses rares talents, par ses connaissances profondes, et par son caractère de sagesse et de désintéressement. Je ne doute point que V. M. ne veuille bien lui témoigner sa satisfaction. Cette espérance est fondée et sur l'estime que V. M. veut bien avoir pour lui, comme elle m'a fait l'honneur de me le dire plus d'une fois, et sur le beau discours qu'elle vient de faire lire à son Académie,^a et qu'elle a eu la bonté de m'envoyer. J'avais déjà lu, Sire, cet excellent discours dans la gazette de littérature qui s'imprime aux Deux-Ponts, et j'avais admiré la saine philosophie qui y règne, les vues justes et dignes d'un grand roi qu'il présente, l'éloquence avec laquelle il est écrit, et la force avec laquelle V. M. foudroie les charlatans sacrés et profanes, ces maîtres d'erreurs payés pour abrutir la nature humaine, et les détracteurs des sciences,^b autre espèce de charlatans non moins dangereux, et hypocrites d'une autre espèce, aussi méprisables que les premiers.

Je n'ai pas lu avec moins de plaisir et d'admiration le cinquième chant du poème contre les confédérés. Je devrais peut-être néanmoins demander merci à V. M. pour les pauvres Velches mes compatriotes, dont elle célèbre si plaisamment la gloire et les exploits à Rossbach, à Créfeld, et ailleurs.^c Mais, Sire, la

^a *Discours de l'utilité des sciences et des arts dans un État.* Voyez t. IX, p. 371, et p. 169-180; t. XXIII, p. 211.

^b Allusion à l'ouvrage de Rousseau cité ci-dessus, p. 44.

^c Voyez t. XIV, p. 223 et suivantes.

part qui me revient de cette gloire ou de cette honte est si petite, que je ne cours pas après, et que j'en fais les honneurs, qui voudra. Comme je n'ai pas l'avantage ou le malheur d'être ni ministre, ni général, je les laisse jouir en paix de ce qu'il font; je ne prétends rien ni aux lauriers qu'ils cueillent, ni aux coups d'étrivières qu'ils reçoivent; et quelque chose qui leur arrive, je ne leur dirai jamais: J'en retiens part, comme disent les mendiants aux gueux de leur espèce qui trouvent et ramassent quelques guenilles dans la rue.

Au reste, j'avouerais, Sire, que le plaisir que me donnent vos vers et votre prose, quelque grand qu'il soit, n'est pas plus que celui que je ressens à un article de la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire. Elle m'y annonce la paix comme prochaine. Toute l'Europe en fait l'honneur à V. M., et cette constance de sa vie n'en sera pas la moins glorieuse.

Le poème du pauvre Helvétius sur le *Bonheur* est resté imparfait à sa mort. Cependant on assure qu'il sera imprimé, même dans cet état d'imperfection. On dit même qu'il est actuellement sous presse en Hollande; V. M. pourra aisément en savoir la vérité.

Depuis un mois, j'ai acquis, Sire, une dignité nouvelle, celle de secrétaire de l'Académie française; cette place demande plus d'assiduité que de travail; les émoluments en sont d'ailleurs très peu de chose, et j'ajoute, les dégoûts et les désagréments assez grands dans les circonstances présentes, où la littérature est plus opprimée et plus persécutée parmi nous que jamais.

Je ne ferai point à V. M. le détail des traverses de tout genre que la philosophie et les lettres essuient; ce détail ne ferait qu'affliger, puisqu'elle ne peut y apporter de remède; elle se contente de protéger dans ses États les sciences et les arts, de générer sur le sort qu'ils éprouvent ailleurs, et d'encourager par ses conseils et par son exemple ceux qui les cultivent. Au reste, pourquoi les sages se plaindraient-ils de leur sort? Ils liront le beau morceau qui commence le cinquième chant de votre poème, et le malheur commun à tous les états; ils jetteront les yeux sur tout ce qui les environne, et ils répéteront ce beau vers de V. M.

C'est même joie, ou ce sont mêmes pleurs.^a

Je suis avec tous les sentiments de profond respect, de reconnaissance et d'admiration qui ne finiront qu'avec ma vie, etc.

113. DU MÊME.

Paris, 1^{er} juin 1772.

SIRE,

Un jeune militaire plein d'ardeur, d'esprit et de connaissances, nommé M. de Guibert, désire de mettre aux pieds de V. M. l'hommage que lui doivent tous les militaires et tous les philosophes. Il prie V. M. de vouloir bien recevoir l'ouvrage qui est joint ici,^b et dont il est l'auteur; et comme il connaît les bontés dont V. M. m'honore, il m'a prié de lui faire parvenir son livre et son profond respect.

Quintilien dit qu'on doit juger du progrès qu'on a fait dans l'éloquence, par le plaisir qu'on prend à la lecture de Cicéron.^c Si on doit juger par une règle semblable des progrès qu'on a faits dans l'art militaire, j'ai lieu de croire, Sire, que M. de Guibert en a fait de grands, par l'admiration profonde dont il est pénétré pour le génie que V. M. a su porter dans cet art nécessaire et funeste. C'est au César de notre siècle à en juger. S'il juge l'ouvrage digne de quelque estime, l'auteur serait infiniment flatté du témoignage que César voudrait bien lui en donner; ce serait la plus noble récompense de son travail.

L'Académie des sciences de Paris a élu pour associé étranger M. de la Grange, comme j'ai eu l'honneur de l'annoncer à V. M.; il a dû l'unanimité des suffrages à son mérite supérieur, et en même temps à l'assurance que j'ai donnée à mes confrères qu'ils

^a Voyez t. XIV, p. 220, et ci-dessus, p. 500 et 501.

^b *Essai général de tactique*. A Londres (Paris) 1787. Le même auteur a fait un excellent *Éloge de Frédéric*.

^c Quintilien, *De institutione oratoria*, liv. X, chap. 1, §. 112.